

Souvenirs familiaux.

1-La paix des années 30

Je suis née au matin de la Saint-Jean d'été, au lieu dit *La Croix Verte*, dans le *Vieux pays* d'Aulnay-sous-Bois, non loin de la route nationale 2 qui mène de Paris à Soissons et à Laon. Mes grands-parents de Bouconville avaient échoué là, dans cette banlieue de la capitale où tant de migrants de tant d'origines diverses s'étaient déjà et se sont depuis, encore plus nombreux, installés. Le train qui s'arrête à la gare mène directement à Laon ce qui permet quelques visites familiales, quelques échanges amicaux, mais la vie banlieusarde des années 20 est déjà bien différente de celle d'un village du Laonnois dix ans plus tôt.

Mes parents, jeunes mariés, ont loué un logement de deux pièces à l'étage d'une petite maison près d'un ruisseau, la Morée. Leur mobilier se réduit au strict nécessaire. Maman fait cuire les repas sur la cuisinière qui assure aussi le chauffage. Une lampe à pétrole éclaire les veillées. L'eau est à la borne-fontaine, sur le trottoir.

Au mois d'août suivant, je suis baptisée à l'église Saint-Sulpice.

Mes grands-parents habitent au n° 4 de la rue des Écoles, paroisse Saint-Joseph. Les constructions de cette partie de la ville sont plus récentes - il y a l'eau, l'électricité et le gaz dans leur appartement - mais l'immeuble de quatre étages a tout de même été construit avant la guerre de 1914. Ils y occupent, au deuxième étage, pour un loyer modeste, deux chambres et une cuisine. Leur fille Juliette, ma marraine, célibataire, vit auprès d'eux.

Deux années plus tard, mon père tombe malade. Une mauvaise bronchite. Il supporte mal le travail en usine, les longs trajets dans les trains de banlieue, froids l'hiver, surchauffés en été, et il manque d'appétit devant les repas sortis de la musette. Le médecin conseille du repos, une bonne nourriture et beaucoup de promenades. Mon père restera trente mois sans travailler. La Sécurité sociale n'existe pas. Maman n'a pas de métier. Elle devient femme de lessive dans des maisons bourgeoises de la ville. Payer un loyer n'est plus possible.

Mes grands-parents trouvent une solution. Grand-mère prend la loge de concierge de l'immeuble, nettoie les deux escaliers et porte le courrier aux locataires car grand-père, qui marche de plus en plus difficilement, a quitté son emploi de magasinier au champ d'aviation du Bourget. Tous deux s'installent dans cette pièce unique dont la porte vitrée ouvre sur la grande entrée cochère et les premières marches de l'escalier qui monte à l'autre logement. Une table recouverte de toile cirée est au centre, le grand lit et son édredon rouge au fond, à droite, et la cuisinière noire, à gauche. Entre la cuisinière et le lit s'ouvre un réduit sans fenêtre avec une arrivée d'eau sur un évier. Au pied du lit, dans l'angle proche de la porte, une penderie est installée derrière un rideau de cretonne; à gauche de la porte, une grande armoire masque à demi une étroite fenêtre qui prend jour dans un recoin de la cour. Hors de la loge, au bas de l'escalier, un placard, haut et peu profond, regorge de ficelles de différentes grosseurs et de couleurs variées. Pourquoi grand-mère a-t-elle tant de ficelle ?

Dans l'appartement du deuxième étage ainsi allégé, mes parents apportent leur ménage. Juliette garde sa chambre. La cuisine est commune. A deux ans, on ne connaît pas les soucis des grands. J'ai auprès de moi les cinq personnes qui me chérissent le plus au monde et le monde ... ne s'étend pas bien loin. Je suis parfaitement heureuse.

Juliette avait rêvé d'être institutrice. Elle est couturière. Dans la journée, la chambre de mes parents et la cuisine se transforment en atelier. Juliette coupe les tissus et pique à la machine. Deux, parfois trois, jeunes voisines cousent à la main auprès d'elle. Maman les rejoint quand elle n'a pas de lessive à faire ou après sa journée. Parfois, mon père découpe des pochoirs de carton pour reproduire sur les corsages des motifs de broderie. Grand-mère repasse les ouvrages terminés. J'ai su plus tard qu'elle avait appris le métier de repasseuse dans sa jeunesse. A quatre heures de l'après-midi monte dans l'escalier l'odeur attendue du café au lait qu'elle est allée préparer dans la loge.

Chaque semaine, Juliette plie soigneusement la série des chemisiers repassés sur un grand rectangle de cotonnade noire, la *toilette*, qu'elle referme et attache avec des épingles. Son paquet sur le bras, elle prend le train pour Paris où elle livre le travail. Au retour, elle apporte une nouvelle pièce de tissu et le patron d'un autre modèle à confectionner. Long labeur, maigre salaire.

Grand-père monte rarement au deuxième étage puis ne quitte plus la loge, assis au bout de la table, le dos au feu, regardant la porte vitrée. Il lit et relit les quelques livres qu'il possède et parfois écoute un disque qu'il fait tourner sur un appareil à manivelle. Je reste près de lui, intriguée par ce *phono* magique. Grand-père écrit ses souvenirs de captivité et tape maladroitement le texte en trois exemplaires, un pour chacun de ses enfants, sur une vieille machine à écrire qu'on lui a sans doute prêtée.

Aux jours de fête, sa jeune sœur Élodie nous rend visite. Célibataire comme Juliette - mais on disait *vieille fille* - Élodie habite à Laon, tout près de la cathédrale, au n° 2 de la rue du Change une vieille maison aujourd'hui détruite. Adolescente, elle a quitté son village natal pour travailler comme femme de chambre. Ses neveux se rappellent la jolie tante pimpante et gaie qui sentait bon la poudre de riz quand elle revenait à Bouconville. Après la guerre, elle est devenue secrétaire à la préfecture de l'Aisne. Très active, elle connaît bien le département et son chef-lieu, apprécie la vie de la société locale. Elle aime lire et Balzac est son auteur préféré.

Je grandis au milieu d'eux. Je me promène avec mon père. J'accompagne ma grand-mère lorsqu'elle se rend chez sa fille aînée, Charlotte, couturière elle aussi, mariée à Jean dit *Gaston* qui est mon parrain, un sergent de ville dont on évoque parfois devant moi les dix années de service militaire : trois ans de *classes*, quatre de guerre et trois d'hôpital. Il est « gazié ». Ils habitent au 24 du boulevard Emile Zola un pavillon de meulière qu'ils ont fait construire. Ma tante a l'esprit curieux et les mains habiles. Dans son jardin qui me paraît immense, je découvre les légumes, les fleurs, le gros pêcher, le cerisier et les poiriers, les poules et les lapins du poulailler, la balançoire sous l'appentis et bien d'autres choses encore. Je trouve aussi un compagnon de jeu, Roland, mon cousin de trois ans plus âgé que moi.

Avec maman, je fais les courses. Au marché nous rencontrons parfois mon oncle Gaston en uniforme de service. Je le trouve très impressionnant.

Je garde aussi en mémoire quelques passages dans un lieu tout blanc, étrange et inquiétant. Maman me déshabille - elle-même a le buste nu - puis elle me plaque contre une vitre sombre et froide. Une voix ordonne de respirer comme ci ou comme ça puis il faut se rhabiller dans le box étroit où sont restés nos vêtements et partir. Maman parle de dispensaire. Elle semble contente, la voix a dit : « il n'y a rien ! ».

Marraine n'a pas d'argent pour m'acheter des jouets. Elle me donne des chutes de tissu, découpe des pantins de carton dont les membres reliés par un fil s'agitent en danses raides ou me chante des chansons. Son répertoire est limité. Peu importe, je lui demande le plus souvent une chanson oubliée aujourd'hui, *L'aviateur*, qui évoque un enfant dont le père, abattu avec l'avion qu'il pilote sur le front, « s'envole » dans le ciel. Si quelquefois j'emprunte subrepticement ses ciseaux, ce n'est que pour m'exercer moi aussi au découpage ... aux risques et périls de la nappe de toile cirée. Marraine n'a jamais su gronder, encore moins punir.

Je joue parfois dans la cour pavée située derrière l'immeuble, là où les rangées de fils de fer chargés de pinces de bois attendent le linge mouillé des lessives. Cette cour est fermée par une suite de remises et de débarras. A gauche, de petits ateliers de T.S.F., de photographie, ou de gravure sur cuivre que des locataires ont aménagés pour y occuper leurs loisirs. Au fond, l'entrepôt de l'épicerie de Monsieur Larapidi, rempli d'un bric-à-brac de tréteaux, de brouettes, de caisses et de bouteilles de toutes tailles, caverne sombre et poussiéreuse, monde de formes et de couleurs variées, de lumières bizarres. A côté de l'entrepôt, la buanderie qui s'anime en début de semaine, au bruit des seaux et des bassines, quand le fourneau est allumé et les brosses en action dans les baquets. Enfin, sur la droite, près de l'étroite fenêtre de la loge, une maison basse oubliée là quand les constructions ont envahi ce qui était sans doute son jardin. Un pot de fuchsia pourpre fleurit sa fenêtre.

Il se passe des choses étonnantes dans cette petite communauté bien vivante : un drôle d'oiseau appelé perroquet bavarde dans l'épicerie, un minuscule rectangle de papier, exposé au soleil, révèle ... mon portrait, et même, un jour, un poisson de chocolat se pose, sans se briser, sur le rebord de la fenêtre de la loge, cadeau d'une cloche de Pâques à son retour de Rome !

Dans sa grande armoire à linge, grand-mère cache une petite bouteille dont le verre est d'un bleu profond. Lorsqu'elle prépare un lait de poule (un œuf battu dans du lait sucré), elle sort la bouteille de sa cachette, ajoute à la préparation une cuillerée de liquide parfumé et me tend le bol. Le breuvage est un fortifiant et grand-mère est tellement soucieuse de ma santé. J'ai reconnu depuis un semblable flacon bleu et le parfum suave de l'eau de fleur d'oranger.

Certains jours d'hiver, grand-mère prépare un seau de pâte et fait des gaufres sur la cuisinière de la loge. L'odeur se répand dans la cour, monte dans l'escalier. Il y a des gaufres pour toute la famille, pour les ouvrières et pour les voisins. Il en reste pour le petit déjeuner du lendemain.

Lorsque chacun est occupé de son côté, grand-père me « garde » dans la loge mais il est immobilisé dans son fauteuil et je dois être pour lui d'une compagnie bien fatigante. Pour le soigner, je lui fais des piqûres avec des bouts d'allumettes. J'observe dans leur bocal les sangsues qu'on va lui poser. Pour le distraire, j'improvise un numéro de music-hall. Perchée sur la table, je chante, je danse et le pauvre homme s'inquiète à l'idée d'une chute. J'abuse de la situation et il n'est que patience et indulgence. Il se met pourtant une fois en colère, quand il apprend que maman vient d'acheter un martinet (lanières de cuir fixées sur un manche de bois) pour me corriger.

Pour remplacer le poste à galène fabriqué par mon père, nous avons maintenant un vrai poste de T.S.F.. J'écoute de toutes mes oreilles la musique et les pièces de théâtre dont maman est friande. Il arrive que les accus faiblissent ou que les émissions du radio-amateur voisin brouillent les voix; nous ne connaissons pas alors la fin de l'intrigue. Je ne perds pas une miette de ces programmes qui ne sont pas spécialement destinés aux enfants. Mais je n'ai aucun pouvoir sur les choix de mes parents tandis que je peux tant de choses auprès de mon grand-père.

Grand-père est heureux à l'idée de me voir aller bientôt à l'école. Il prépare mon cartable en imprimant avec de petits tampons de bois, lettre par lettre, soigneusement, mon nom - notre nom - à l'intérieur du rabat de cuir : **DEMEULANT**. Je le regarde faire avec curiosité. Je le connais ce nom mais il m'a fait jusqu'ici bien peu d'usage. Je ne me suis guère éloignée du cercle familial. Je sais Pépère, Mémère, Marraine, tante Charlotte, Parrain, Roland ... Je suis Colette. Ce savoir me suffit.

J'ai cinq ans et demi quand maman perd le petit frère qui allait naître (grossesse extra-utérine). Elle reste alitée pendant trois semaines en février et meuble son inaction en m'apprenant l'alphabet : réciter les lettres dans l'ordre, les reconnaître sur le journal, les assembler deux à deux, une consonne suivie d'une voyelle ...

Ma scolarité débute à la rentrée de Pâques - ce qui était possible alors - dans un cours préparatoire dont l'institutrice titulaire en congé est remplacée par une jeune stagiaire inexpérimentée. Je me souviens surtout d'avoir passé le temps de longues récréations ensoleillées, seule dans la classe, à tenter de percer le mystère de la soustraction avec retenue. Au 1^{er} octobre suivant, j'entre au cours élémentaire dans la classe de Madame Richard. Le choc est un peu rude.

Trois mois plus tard meurt mon grand-père.

La santé de mon père s'est rétablie. Il a trouvé un emploi à Aulnay ou à La Courneuve. J'entends parler d'une usine des Radiateurs. Mais il souhaite retourner là où il travaillait lorsqu'il est tombé malade. Le médecin l'a mis en garde : « Votre santé ne résistera pas si vous recommencez les longs déplacements journaliers dans le train et le métro ». Emploi et salaire étant plus satisfaisants à Paris, mes parents décident de déménager. Grand-mère quitte la loge et reprend la chambre-atelier de l'appartement du deuxième étage, près de Juliette.

Mes parents s'installent au cinquième étage - sans ascenseur - d'un immeuble de brique rouge récemment construit à l'emplacement d'anciennes fortifications de Paris, rue Thomire. Cette rue très courte débouche sur le boulevard Kellermann qu'il suffit de traverser pour entrer dans l'usine Gnome et Rhône (aujourd'hui la S.N.E.C.M.A., Société Nationale d'Étude et de Construction de Moteurs d'Avions, n'y a plus de locaux). Finis les trajets pénibles et en plus, le grand air ! L'usine n'émet pas de fumée et la circulation automobile, importante sur le boulevard, ne ressemble que de très loin à ce qu'elle est maintenant. Les fenêtres de notre logement s'ouvrent vers le sud, au-dessus d'un reste de muraille engazonnée, couronnée de marronniers et bordée d'un large fossé dont l'espace se partage en jardins ouvriers. On y a installé depuis le stade Charléty. Le regard porte loin et embrasse, à droite, les arbres du boulevard puis, derrière les marronniers du terre-plein, les frondaisons du parc Montsouris, au-delà des potagers, la Cité universitaire, le clocher de l'église de Montrouge et enfin, fermant à gauche la rue Thomire, le cimetière de Gentilly, paisible et fleuri.

De l'espace, du soleil et des fleurs : mes parents ont insisté sur cet aspect de notre nouvelle vie pour rassurer ma grand-mère, inquiète et triste de nous voir partir. Ses forces diminuent et elle souffre de plus en plus souvent des calculs biliaires qui la tourmentent depuis de nombreuses années.

Toute ma scolarité primaire se déroulera à l'école de la rue Küss - une école neuve, la plus moderne de Paris, dit-on - car si nous déménageons deux ans plus tard, c'est pour prendre un appartement à peine moins exigü dans l'immeuble voisin. Une petite salle à manger où on installe mon divan s'ajoute à la chambre et à la cuisine. L'orientation est la même et la vue encore plus vaste puisqu'il est au sixième et dernier étage, toujours sans ascenseur.

L'espace intérieur est limité.

C'est dans la cuisine que s'organise une grande part de la vie familiale. Dans cette pièce rectangulaire, porte et fenêtre se font face. À gauche, depuis la fenêtre, s'alignent l'évier et son égouttoir puis le réchaud à gaz et le volume du placard qui s'ouvre dans l'entrée; à droite, le buffet de bois blanc, une chaise - ma chaise - et l'étroite table appuyée au mur. Mon père s'assoit au bout de cette table, dans l'embrasement de la porte. En tendant le bras gauche, il peut allumer le poste de T.S.F. placé sur une tablette dans l'entrée. Entre le côté libre de la table et le mur du placard, il reste un étroit espace. Quand maman s'y assoit pour déjeuner, on ne peut plus passer. En fait, elle seule se déplace, du réchaud à la table, de la table au buffet ou à l'évier.

Le lundi, la cuisine se transforme en buanderie. Pendant que nous sommes, mon père, à l'usine, et moi, à l'école, maman sort du placard une grande bassine ovale qu'elle installe sur deux des trois chaises de bois de la cuisine, place dedans une planche à laver et brosse le linge sale de la famille. Elle dispose ensuite dans la lessiveuse les pièces qui vont bouillir et mon père l'aide à hisser celle-ci sur le réchaud à gaz. Le linge bout pendant le repas de midi. Après le déjeuner, nouvelle installation de bassines, nouveau brossage, eau de Javel, rinçages divers et « boule de bleu ». Le rite se déroule, immuable.

*Mes parents n'avaient pas d'argent
Mais au pré le linge était blanc.*

Ici, pas de pré pour étendre ce linge dégoulinant que maman tord et retord d'une poigne vigoureuse. Après le dîner, elle suspend à des fils tendus au-dessus de nos têtes, de la porte à la fenêtre, les morceaux encombrants comme les draps qui occupent tout l'espace. Au sol, des bassines préviennent l'inondation. Maman se lèvera la première le lendemain pour débarrasser la cuisine de ce linge qui, replié dans les bassines, sera de nouveau déployé le soir suivant et ainsi de suite jusqu'à ce que tout soit sec.

Le samedi, en fin d'après-midi, la cuisine devient salle de bain. Posée à terre, la grande bassine ovale se transforme en baignoire et maman me savonne avec une énergie identique à celle qu'elle déploie pour froter le linge. Pas question de me laver seule, ce serait mal fait !

Comme sa sœur Charlotte, mon père aime le jardinage et le bricolage. Il lui arrive de tenter, avant le bain du samedi, de transformer la table de la cuisine en établi. Ce ne sont que des essais mesurés, étroitement surveillés par maman. Le jardinage se limite à faire pousser de la ciboulette dans un pot sur le rebord de la fenêtre.

Dans la cour de notre groupe d'immeubles, quelques arbustes sur une pelouse bien entretenue par le concierge égaient les allées cimentées qui relient les différents escaliers. On ne peut qu'y passer, les autres activités sont interdites. Des jeux s'organisent parfois sur le trottoir : marelle, saut à la corde ... Maman refuse absolument de me laisser aller jouer dans la rue. Il faut se contenter de l'espace de l'entrée de l'appartement pour lancer une balle au mur ou sauter juste à l'endroit où la corde peut tourner sans rien accrocher. L'exercice est si risqué qu'il est préférable de s'asseoir pour écrire, lire, dessiner ou apprendre à tricoter. Me voici muette et sage. Le martinet veille, inutile mais toujours menaçant dans un coin des cabinets. Accroupie sous la table de la salle à manger, j'invente des mises en scènes pour quelques dominos promus personnages évoluant dans des décors de cubes et de boîtes. Et surtout j'écoute, j'écoute les conversations, j'écoute les émissions de radio que suivent mes parents : informations politiques, faits divers, satires chansonniers, variétés ou pièces de théâtre. Le jeudi après-midi, jour de congé scolaire, je vais en promenade avec maman au parc Montsouris et j'emporte parfois mon cerceau.

Et puis il y a le dimanche. En hiver, nous nous promenons sur les boulevards, nous visitons un monument ou nous allons au cinéma. Les programmes sont copieux: actualités, dessin animé, film de court-métrage ou documentaire et grand film. Pendant l'entracte s'ajoute quelquefois une attraction, acrobate, jongleur, magicien ou chanteur. Des voix de la radio prennent corps : Fréhel, Marie Dubas ... A la belle saison, le métro de la station *Cité universitaire* toute proche nous mène rapidement vers la vallée de Chevreuse pour une escapade champêtre avec pique-nique.

Un dimanche de chaque mois, nous passons la journée près de ma grand-mère et de mes tantes. Je retrouve mon cousin et sa sœur Denise née sept ans après lui.

Nos relations sont presque exclusivement familiales. Il y a bien de brèves conversations chez les commerçants du quartier ou dans l'escalier, pour prendre des nouvelles d'un voisin, et

encore à la sortie de l'école quand maman me mène et vient me chercher quatre fois par jour. Nous avons des échos de la vie à l'usine où mon père est devenu contrôleur des pièces usinées puis contrôleur principal puis chef d'équipe. Maman est fière de lui et les soucis d'argent sont moins pressants. Mes parents peuvent aider Juliette dont le maigre salaire ne suffit pas à la subsistance de deux femmes d'autant que ma grand-mère, de plus en plus souvent alitée, a besoin de remèdes et de soins. Mais lorsque la porte du petit appartement se referme sur nous, nous n'avons aucune visite si ce n'est celle de Marraine, de loin en loin, quand l'état de santé de sa mère lui permet de s'absenter une journée.

Les portes voisines sont closes. Mon père est d'un caractère réservé, silencieux. Il travaille souvent en équipe, faisant « les 3-8 » ce qui signifie une présence continue à l'usine pendant huit heures, une semaine tôt le matin, la semaine suivante en une longue après-midi et la troisième semaine, de nuit. Il ne prend donc pas tous ses repas avec nous et dort parfois dans la journée. Ce rythme différent du nôtre fait sa présence rare, au moins pour moi, et le logement encore plus calme. Quand je le vois, il lit le journal ou écoute la radio. La messagère, c'est maman. Elle règle tous les menus problèmes de notre vie quotidienne.

Lorsque le dimanche est sans programme précis - nous irons prendre l'air sur le boulevard - le déjeuner peut se prolonger. Nous écoutons les chansonniers, papa commente l'actualité ... Maman apporte le dessert. Le café passe lentement dans la cafetière et parfume la cuisine. Les gouttes tombent une à une. Le silence se fait et, sans avoir l'air de rien, pour un mot, un détail, on ne saurait dire quoi, le moment vient où la mémoire commence à dérouler son fil. Je la connais cette douce dérive. Je ne bouge pas. J'attends.

La tarte préparée par le boulanger est bien savoureuse mais, à Lierval, les tartes étaient aux mirabelles, des mirabelles comme on n'en trouve pas à Paris. Le petit Louis est soudain en vacances chez ses grands-parents maternels, les Souraud. Avec le grand-père Martial - le maçon creusois qui se maria sur son lieu de travail - il pêche les poissons rouges du bassin et la grand-mère houspille les deux complices. Voici maintenant Louis en compagnie des gamins du pays parcourant le village accroché au flanc du vallon, du « hameau d'en haut » au « hameau d'bas » en passant par le « hameau des maréchaux ». Les trois expressions reviennent dans le récit comme revient la formule dans le conte du Chaperon rouge « tire la chevillette, la bobinette cherra ».

On aperçoit au passage la tante Louise qui travaille à la journée dans les vignes. Elle remonte la terre du bas du champ vers le haut dans un interminable va-et-vient, pliée en deux sous le poids de sa hotte. Elle s'arrête vers midi pour manger, assise au bout d'un rang, le quignon de pain et le morceau de fromage qu'elle a apportés. Elle rentre chez elle quand le soir tombe, silhouette cassée, le dos toujours chargé sous la hotte vide.

Nous glissons d'un lieu à l'autre, d'un temps à l'autre, sans souci de la chronologie. Dans le jardin, derrière la maison de Bouconville, un long écheveau de chanvre est préparé qu'il faudra tordre en tournant la manivelle. La façade de cette maison donne sur une des deux places du village, la place du Tripot. Un bandeau de bois peint fixé au-dessus de la porte annonce **J. Demeulant - Cordier**. Le propriétaire se prénomme Louis Jules - ainsi que son fils - mais il tient à être appelé Jules. Il rêve d'ajouter un jour *et fils* sur son enseigne. Le « petit Jules » - que maman a décidé d'appeler Louis - un livre dans la main gauche et plongé dans sa lecture, tourne sans enthousiasme excessif la manivelle du cordier.

Des documents consultés depuis ce temps confirment les souvenirs. Jules est inscrit sur l'annuaire Paul Douai du Commerce et de l'Industrie du département en l'année 1912. On y trouve aussi son beau-père, Martial Souraud, maçon-plafonneur à Lierval. Deux ouvriers, dont l'un est son frère célibataire, travaillent auprès de Jules.

Les revenus de l'artisanat de Jules s'augmentent des recettes de l'épicerie, succursale des épiceries Maurois, de sa femme. Marie - je devrais dire Palmyre - vend les habituels produits d'alimentation. Elle pèse les légumes secs, la farine et les morceaux du sucre livré en pains qu'il faut casser. Elle vend aussi des pelotes de ficelle ! Les cultivateurs des environs viennent s'approvisionner au bourg, commandent les cordes et cordages dont ils ont besoin et s'attardent autour d'une table. L'épicerie devient café et parfois auberge. Marie sert les clients, prépare les repas.

Il faut aussi s'occuper de la maisonnée et du quatrième enfant qui vient de naître, Marie Louise, une fillette « déhanchée ». De plus, comme toutes les femmes du village, Marie cultive un potager.

Jules s'absente parfois pendant plusieurs jours. Il va à Laon ou à la Corderie centrale de Paris qui lui fournit les ficelles qu'il ne peut fabriquer. La gare de Saint-Erme est à douze kilomètres, la station de Craonne à quatre kilomètres. Mais il visite ses clients monté sur un vélo à pignon fixe dont il est très fier. Il ne tardera pas à en acheter un pour son fils. Lorsqu'une commande est prête, il attache les cordes sur son porte-bagage, en enroule d'autres autour du guidon ou de ses épaules et, bien lesté, se rend chez le client à moins qu'il ne confie le chargement à la charrette à bras de Marie prête pour une livraison d'épicerie. Marie s'attelle à la charrette et souvent le petit Jules l'accompagne. La charge est lourde à tirer dans les côtes, à retenir dans les descentes. Jules aide de son mieux ... Alors l'évocation, parfois, s'interrompt. La voix s'enroue un peu

Jamais Jules - pardon, Louis, enfin mon père - n'évoque son grand-père paternel, Louis Désiré, et pour cause, il ne l'a pas connu. Dans ses souvenirs d'enfance, la grand-mère Delphine (à l'état civil Aline Eugénie) vit seule à Bouconville, cultivant son jardin. Ses petits-enfants l'appellent parfois avec malice « grand-mère choux-fleurs » car elle obtient un succès particulier dans leur production. Les grandes étendues céréalières ou betteravières sont le souci des hommes, les jardins de légumes, l'affaire des femmes.

Les enfants vont à l'école, une classe unique d'environ soixante-dix garçons et filles que le maître, Monsieur Lecamp, dirige avec rigueur. Sa femme donne aux filles les cours de couture et des moniteurs, choisis parmi les grands élèves, soutiennent les débutants. Il y faut une organisation bien pensée et une discipline ... un peu militaire. Charlotte obtient le certificat d'études puis Juliette, la bonne élève que le maître raccompagne fièrement en carriole au soir des épreuves, « première du canton ». Il la gardera l'année suivante au cours supérieur. Charlotte entre en apprentissage chez une couturière. Elle aime le travail manuel, aurait voulu faire du dessin - mais, « pour une fille » et dans un village, la couture est un meilleur choix - alors que Juliette préfère étudier et souhaite devenir institutrice.

Juliette est aussi première au catéchisme. Très sensible, réfléchie, elle se montre au moment de la communion solennelle vivement touchée par l'enseignement religieux. Épineuse question. Dans la famille comme dans un certain nombre d'autres en ce début du siècle, les femmes vont à la messe du dimanche avec les enfants, les hommes, non. Louis évoque avec un sourire l'oncle Georges qui ne manque pas une occasion de manifester son opposition. Le jour de la Fête-Dieu, par exemple, ne doit-il pas sans retard transporter une charretée de fumier jusqu'à son champ, à travers le village, juste avant le passage de la procession « pour déplaire aux cléricaux ». Une vingtaine d'années plus tard, dans la loge, à l'approche de la mort, Jules trouvera encore la force de s'armer symboliquement du parapluie qu'elle a appuyé contre le lit, pour menacer la « religieuse en cornette » - une sœur de Saint-Vincent de Paul, amie de Juliette - qui entreprenait de lui parler de son salut.

Jules veut rester libre et seul responsable de ses choix. A Bouconville, il assiste aux offices

des jours de fête. Il respecte les traditions du groupe auquel il appartient. Il a accepté que Louis soit enfant de chœur. Et son fils est turbulent comme les gamins de son âge. Qu'il est difficile de rester immobile, en robe rouge et surplis blanc, agenouillé devant l'autel durant toute une longue cérémonie, surtout quand on a des billes dans sa poche ! Louis en fait rouler une, deux, trois peut-être, en direction de la robe rouge voisine qui ne demande qu'à les accueillir. Jules est dans la nef ce jour-là avec sa famille et les autres habitants du village; la célébration doit être importante. Il a remarqué l'attitude faussement sage, les gestes furtifs. Il se lève, parcourt calmement l'allée centrale, s'approche de son garnement inquiet et rouge de honte, lui tire l'oreille et retourne posément s'asseoir à sa place ... Louis retrouve l'émotion en revivant la scène.

Les forains sont nombreux à s'installer dans le village en octobre quand a lieu l'assemblée. Le châtelain - Monsieur de Verneuil, propriétaire du château de la Bove - vient s'y promener dans l'après-midi. Il est très attendu par les gamins car chacun sait qu'il offre ici un tour de manège, là des nougats.

Au moment de la communion solennelle, Monsieur de Verneuil propose aux communiants le choix entre deux cadeaux : un missel ou un costume neuf pour la cérémonie. Les Demeulant choisissent le missel.

Un dimanche à la messe, Madame de Verneuil remarque que Louis porte au cou une petite plaie. Elle lui demande de venir au château pour s'y faire soigner. Louis a ainsi la permission de traverser le parc où vivent des biches et des daims. Il suit la grande allée passant devant le logis du garde. Après le pansement, il est envoyé auprès de la cuisinière qui lui donne du chocolat et de la brioche.

Chaque année, un arbre de Noël réunit au château les enfants de Bouconville et ceux de Ployard, commune voisine dont Madame de Verneuil est originaire. Pour cet événement, il faut quitter l'environnement familial, aller vers ce domaine mystérieux et rejoindre, dans la grande salle illuminée, les camarades plus gauches et plus intimidés les uns que les autres dans leurs habits du dimanche. Un goûter est servi dans le jardin d'hiver. Des jouets sont distribués, tirés au sort selon le sexe et les groupes d'âge. Pour clore la fête, du champagne est servi puis le maître d'école et le curé reconduisent les enfants.

Les personnages évoqués passent de l'ombre à la lumière puis retournent à leur nuit. Maman a aussi vécu son enfance dans un village - Sainte-Jamme-sur-Sarthe - auprès de ses parents et de ses cinq frères et sœurs. En allant à l'école ou en ramassant de l'herbe pour les lapins, elle a souvent profité de sa liberté pour courir à travers champs et grimper aux arbres. Ses souvenirs font écho à ceux de mon père : l'école, la fonderie d'Antoigné où travaille son père, l'atelier de couture mené par sa mère ... Les anecdotes se succèdent au gré des associations d'idées. Le récit de mon père est réactivé. J'ai l'impression de vivre la jeunesse de mes parents. Mon imagination construit le décor. Enfermée dans un espace trop étroit, je suis spectatrice et actrice à la fois de leur vie enfantine. Le déjeuner, nos trois chaises autour de la table, les murs de la cuisine n'existent plus. Nous sommes loin et le conte peut durer longtemps. Il pourra se reproduire un autre dimanche, on ne se lasse pas d'écouter une histoire où chaque fait est connu d'avance, chaque mot attendu, la fin sans surprise ... et le conteur suit son rêve.